

Zeitschrift:	Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber:	Le messager suisse
Band:	37 (1991)
Heft:	28-29
Artikel:	L'identité suisse, à l'horizon du 800ème
Autor:	Fricker, Yves
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-848168

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

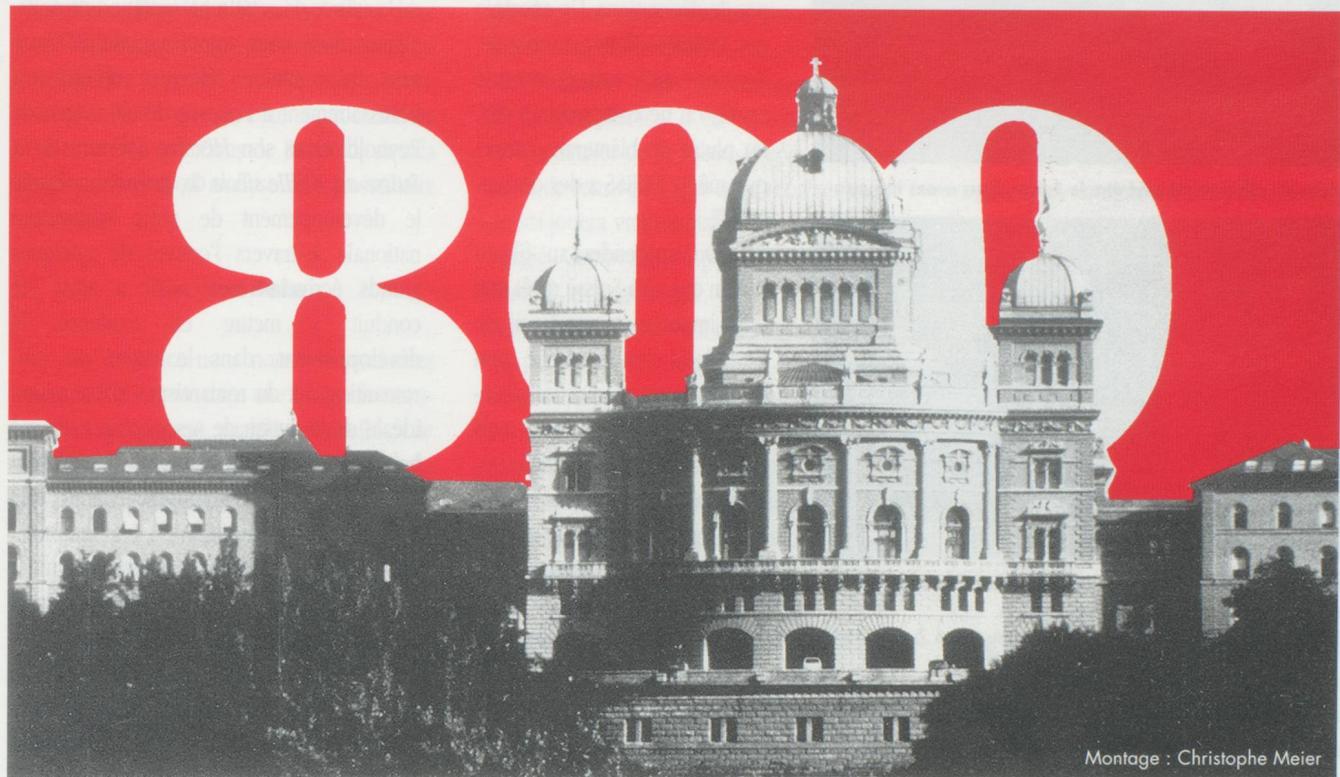
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'identité suisse, à l'horizon du 800ème.



Montage : Christophe Meier

Pour introduire mon propos, permettez-moi de prendre appui sur un truisme : ce n'est pas dans une communauté culturelle que la Suisse trouve sa cohésion ; bien au contraire, si les Suisses sont appelés à se reconnaître dans quelque chose, c'est d'abord dans leur diversité même, comme ensemble hétérogène de communautés qui se différencient par leur langue, leur religion et même, dans une certaine mesure, leur histoire. Les paramètres culturels classiques qui définissent la Suisse, loin d'assurer sa cohésion ont au contraire un effet centrifuge sur celle-ci et contribuent à faire du pays une "Willensnation" par excellence.

En regard de ce constat banal on a parfois affirmé que l'identité nationale suisse se définissait essentiellement "en creux" ou, si l'on préfère, comme une somme de refus divers. C'est une telle perspective qu'on retrouve par exemple chez C.F. Ramuz. En 1937, sollicité par Denis de Rougemont pour fournir une contribution à un numéro spécial de la revue *Esprit* relatif à la Suisse,

Ramuz lui répondait : "Cher Monsieur de Rougemont, c'est une accablante entreprise d'expliquer un peuple, surtout quand il n'existe pas". ".La Suisse est une entité politique, et j'entends bien, n'est-ce pas ? qu'elle a une importance politique, même très grande si on veut, et militaire et stratégique ; mais de là en déduire une mentalité commune à tous ses ressortissants, il y a loin". "... où est notre unité ? quelle est notre unité ? quelles raisons actives avons-nous d'être ensemble ? Car, encore une fois, on voit bien les raisons passives, qui sont par exemple le souci de la défense du territoire, l'appui que se prêtent mutuellement vingt-deux petites républiques dans cette intention ..." "...mais ce sont là des raisons négatives ..." "Cher Monsieur de Rougemont, vous voyez que les

questions se posent (pour moi du moins) en grand nombre. Elles se résument en ceci peut-être que nous savons à peu près pourquoi nous sommes ensemble, puisqu'il y a des raisons historiques et militaires qui ont présidé à cet état de fait, mais que nous ne savons pas très bien ce que nous avons (en tant que "Suisse") à faire ensemble" ① .

"Le Chaos et la Nuit"

La perspective qui sous-tend de tels propos n'est pas fausse mais sans doute trop unilatérale et demande à être corrigée par une seconde qui veut que, de cette somme de refus qu'est peut-être la Suisse, nous ayons tiré au cours de l'histoire et notamment au XIXème siècle, une représentation

positive de nous-mêmes ; de ce qui constituait des faiblesses quasi fatales en regard du nationalisme du XIXème siècle, nous avons tiré des "vertus" typiquement suisses ; nous avons élaboré sur la base de ce handicap un ensemble de traits dans

L'identité suisse, à l'horizon du 800ème, du point de vue de la longue durée par Yves Fricker, Maître d'enseignement et de recherche (Département de sociologie, Université de Genève. Membre du Secrétariat général du Centre Européen de la Culture).



"... de cette somme de refus qu'est peut-être la Suisse, nous avons tiré au



cours de l'histoire et notamment au XIX^e siècle, une représentation positive de nous-mêmes ...".

haut : Poste Principale à Genève (1890), bas : Bahnhofstrasse à Zurich (1870)

lesquels nous avons, tout à la fois, été reconnus et à même de nous reconnaître. Pour essayer de définir cette représentation positive de nous-mêmes, permettez-moi de m'appuyer sur une deuxième référence littéraire que j'emprunterai à Henri de Montherlant. Dans les premières pages de son roman "le Chaos et la Nuit", Henri de Montherlant nous présente son héros dialoguant avec un ami. Celestino, anarchiste, "ancien" de la Guerre d'Espagne réfugié à Paris depuis une vingtaine d'années, passe en revue différents pays de la planète ②. "- Au nord, il y a l'Angleterre, pays incompréhensible, et les Etats scandinaves, pays incompréhensibles. Au sud, il y a le Vatican ; la coupole de Saint Pierre est l'éteignoir de la pensée occidentale ..." "... Autour du Vatican, il y a l'Italie, ce sont les avions qui ont protégé les renforts de Franco, au moment où la partie n'était rien moins que jouée ... - A l'ouest, il y a les Etats-Unis. Les Etats-Unis, c'est le chancre du monde. D'un côté le Bien, de l'autre le Mal, cela est évident ; je l'ai appris chez les bons Pères. Les Etats-Unis, c'est le Mal. J'aime encore mieux le Pape que l'Amérique, conclut-il, les yeux ardents ... - A l'est, il y a l'Allemagne, pays incompréhensible ... - Il y a la Suisse, dit le petit, avec un air goguenard et malicieux, comme s'il tendait un

piège au grand. Le grand ne bronche pas. - La Suisse est un pays très, très, très important. Le seul pays civilisé où il n'y ait pas de décorations. Un exemple que la Suisse donne au monde. Personne ne le sait, et, si on le savait, on ne comprendrait pas, ou plutôt on blâmerait. Pensez que même l'URSS a des décorations".

On apprendra au fil du roman que si la Suisse revêt une telle importance aux yeux de Celestino, c'est peut-être non seulement parce que les décorations n'y existent pas, mais aussi en raison du fait que les modestes moyens dont il dispose pour subvenir à ses besoins lui parviennent par le truchement d'un banque helvétique. Restons-en cependant à la tirade de Celestino. Dans le

tableau qu'elle nous propose de la planète, la Suisse occupe une position particulière. L'importance que lui accorde Celestino ne découle pas de sa puissance, mais de ce qu'elle incarne ou symbolise ; à travers son rejet des décorations, elle concrétise une aspiration centrale de l'anarchisme auquel adhère le héros de Montherlant, à savoir : le rejet, sinon de l'ordre hiérarchique, tout au moins de signes sociaux dont il aime à se parer. Pour saisir pleinement la portée de la remarque de Celestino-Montherlant, il convient et il suffit de souligner qu'elle est bien évidemment peu pertinente s'il s'agit de décrire les traits principaux de notre pays mais qu'elle définit sans doute assez exactement la nature de la présence de la Suisse au monde et à nous-mêmes : elle est non pas ou seulement un acteur sur la scène internationale - force est de reconnaître qu'à ce titre nous ne nous signalons guère à l'attention et les Allemands n'ont peut-être pas tort de dire que nous avons été au bénéfice depuis plus d'un siècle d'une sorte de "congé de l'Histoire". Elle est d'abord et principalement, aux yeux des étrangers tout comme des Suisses eux-mêmes, un mythe ou un faisceau de valeurs.

La libre Helvétie

Il n'est pas sans intérêt pour notre propos d'examiner le problème des origines ou de la source de cette représentation de nous-mêmes dont nous sommes porteurs. A ce sujet, la première référence obligée est nécessairement à l'oeuvre de Gonzague de Reynold. Dans son *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle* ③, Reynold a étudié le développement de notre conscience nationale à travers l'oeuvre de quelques grands écrivains suisses. Il a ainsi été conduit à mettre en évidence le développement, dans le cadre du pré-romantisme et du romantisme, d'une vision idéale de la Suisse de ses paysages, de ses habitants et ses institutions, qu'il qualifia "d'helvétisme". Reynold relèvera le rôle majeur qu'ont joué certains écrivains suisses, tels de Haller, Gessner ou Lavater dans la formation d'une telle image du pays. Il prend garde cependant de souligner que ce développement, loin d'être strictement national, a bénéficié d'un apport extérieur considérable. Revenant brièvement sur cette question dans le cadre d'un ouvrage postérieur à sa grande analyse de la littérature suisse et examinant l'image de la Suisse durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, il écrira : "La Suisse était à la mode. Il s'en formait à l'étranger une conception pastorale et patriarcale complètement fausse, et qui ne devait pas tarder à devenir dangereuse. Car elle évoquait la "libre Helvétie" comme une Arcadie où continuait de régner l'âge d'or, - une Arcadie peuplée de bergers vivant, dans l'égalité la plus absolue, du lait de leurs brebis, en des cabanes ornées de fleurs. Aux yeux des étrangers, la Suisse était une république à l'état de nature, ou à peu près. Mais le plus curieux, c'est que les Suisses eux-mêmes subirent le prestige de cette illusion ; ils crurent très fermement que leurs ancêtres avaient été des bergers, qu'ils avaient vaincu les rois et chassé les tyrans par la seule force de leurs bras, de leurs vertus, de leur bonne cause, et que l'unique moyen de sauver la Suisse était de revenir à ces moeurs primitives. Des œuvres célèbres illustraient cette conception : les Alpes de Haller, les Idylles de Gessner, les Chants Suisses de Lavater, la Nouvelle Héloïse. Elle devait aussi passer dans la littérature européenne par le



Guillaume Tell de Schiller, les poèmes de Byron, de Lamartine, de Hugo, et le romantisme européen nous la rapportera en Suisse à son tour”^④. En conclusion de ce rappel historique, Reynold affirmait : “ C'est donc au XVIII^e siècle que se formèrent certains mythes que la Suisse exploite encore maintenant”. Plutôt que le côté iconoclaste de certaines des réflexions de Reynold, c'est la pertinence de son analyse que je souhaite relever ici.

Un modèle

A l'évidence nous nous reconnaissons aujourd'hui encore dans une image de nous-mêmes qu'on peut qualifier d'idéelle si le qualificatif de mythique dérange. Une étude de Daniel Frei permet d'apprécier quelques contours de cette image ; elle montre en effet que les Suisses s'accordent largement pour prêter à leur pays un certain nombre d'attributs dont les principaux sont les suivants^⑤ : - “Nous montrons au monde comment des hommes de culture et de langues différentes peuvent vivre pacifiquement” (76% d'accord avec la proposition). - “Quand d'autres se battent, nous aidons ceux qui sont dans le besoin et qui souffrent par les activités de la Croix Rouge, par des collectes et l'accueil aux réfugiés” (71%). - “Nous sommes, grâce au type de gouvernement que nous nous sommes donnés, un modèle de démocratie” (70%). - “Le monde en guerre et en crise est toujours amené à nouveau à recourir au service de l'Etat neutre et à son rôle d'intermédiaire” (67%). - “Les autres peuvent observer chez nous comment il est possible, avec de l'application, l'amour de l'ordre et de la propreté, d'assurer la paix et le bien-être” (58%). Le premier des thèmes retenus - celui de la cohabitation pacifique de groupes culturels et linguistiques différents - commande l'accord de plus de trois Suisses sur quatre. Les trois thèmes suivants - action humanitaire ; démocratie modèle ; services du neutre - sont associés au pays par plus de deux tiers des Suisses. Le dernier, qui prête des vertus exemplaires à l'amour de l'ordre et de la propreté bénéficie d'un consensus plus étroit : un peu moins de trois Suisses sur cinq y reconnaissent un trait spécifique de leur pays. Notre adhésion à une telle

image de nous-mêmes s'explique par deux raisons, l'une de portée générale ; l'autre sans doute propre à un pays tel que la Suisse. De façon générale, tous les peuples développent une certaine image d'eux-mêmes ou, si l'on préfère, un certain “auto-stéréotypisme”. Ces “auto-stéréotypes” tendront naturellement à être positifs. Dans le cas particulier de la Suisse, il conviendra en outre de remarquer que cette représentation de soi jouera vraisemblablement un rôle privilégié. Composite du point de vue confessionnel et linguistique, faite de fragments culturels qui s'inscrivent dans des ensembles qui ont leur centre de gravité à l'extérieur de ses frontières, la Suisse sera inévitablement traversée par des forces centrifuges auxquelles elle répondra par une identité qui doit beaucoup aux auto-représentations. A la limite, on peut supposer que ces représentations servent d'ossature à la cohésion nationale. On éprouvera peut-être quelque répugnance à considérer comme mythiques les éléments retenus dans l'analyse de Frei. Cette répugnance en fait découle de notre adhésion à de telles composantes de l'helvétisme. Pour s'en débarrasser, il suffira de rappeler que le fait de qualifier de mythique cette représentation de nous-mêmes n'implique aucunement que nous soyons incapables de l'actualiser dans nos comportements et nos institutions. Ce qualificatif signifie simplement que la réalisation de cette Suisse mythique ou idéelle ne sera jamais que partielle, restera toujours en deçà des ambitions ou espérances qu'elle alimente. Dans cette perspective, il convient sans doute de signaler que si les images que nous entretenons de nous-mêmes seront le plus souvent flatteuses, il n'en sera pas toujours nécessairement ainsi. La représentation de nous-mêmes sur laquelle nous vivons, contrairement à l'effigie qui orne nos monnaies n'offre nullement l'image d'une Helvetia au profil nettement tracé et figé dans la dureté du métal. En un sens c'est l'incertitude même des traits d'Helvetia qui autorise le consensus qui entoure l'image que nous nous faisons de nous-mêmes et nous permet de nous identifier. Une représentation par trop figée de nous-mêmes conduirait sans doute au dissensus dans la mesure où toute une série de segments de la population ne se reconnaîtrait plus dans un tel tableau. En

d'autres termes, dans la mesure où l'helvétisme sera quelque chose de vivant, il nous offrira nécessairement un tableau cubiste d'Helvetia. La Suisse est ainsi au bénéfice d'un privilège remarquable. Comme le souligne Jonathan Steinberg dans un ouvrage intitulé *Why Switzerland?*, “La Suisse n'est pas simplement un autre riche et petit Etat au cœur de l'Europe. Elle est l'expression vivante d'un ensemble d'idées”^⑥. Ce privilège pour insigne qu'il soit n'est cependant pas sans nous créer des difficultés. A l'heure actuelle et en schématisant quelque peu, on reconnaît qu'elles sont de deux ordres : les unes sont permanentes et découlent du fait qu'entre le mythe et le pays réel il y aura nécessairement un hiatus ; les autres sont conjoncturelles et tiennent à la nature même du contexte international dans lequel nous sommes appelés à actualiser les valeurs qui sont les nôtres. Nous avons l'insigne privilège d'être quelque chose dans l'histoire parce que la Suisse est apparue à la conscience européenne comme l'incarnation d'un faisceau de mythes. Ce privilège considérable n'est cependant pas sans comporter un coût: entre le mythe et le pays réel il y aura toujours une béance. A l'aune du mythe, le pays ne sera jamais à la hauteur. Et en sens, il en a toujours été ainsi. Nous avons signalé dans un chapitre antérieur que Gessner et ses Idylles ont joué un rôle considérable dans le développement de l'helvétisme”. Ainsi que le rappelle Reynold, il contribua à faire de la Suisse “un monde irréel, une arcadie”. Séduite comme beaucoup d'autres par un tel tableau, Madame de Genlis voulut absolument voir cette “première incarnation de l'helvétisme”. Elle fit le voyage et retrouva le poète dans la forêt de Sihlwald dont il était

^① Cette lettre de C.F.

Ramuz fut publiée en tête du numéro spécial que la revue *Esprit consacra alors à la Suisse* (N°61, 1er octobre 1937, pp.4-10).

^② Henri de Montherlant, *Le chaos et la nuit*, Paris, Gallimard.

^③ Gonzague de Reynold, *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*, 2 volumes, Lausanne, Bridel, 1908 et 1912. ^④ Gonzague de Reynold, *La démocratisation et la Suisse*, troisième édition, Bienne, les Editions du Chandelier, 1934, pp. 205-206.

^⑤ Nous empruntons les informations qui suivent à un article de Daniel Frei publié dans la *Neue Zürcher Zeitung* du 4 février 1987. ^⑥ Jonathan Steinberg, *Why Switzerland?*, Cambridge University Press, 1976, p.188.

l'inspecteur. Elle nous a laissé le souvenir de sa déconvenue : "Je m'imaginais que l'habitation de Gessner devait être une élégante chaumièrre entourée de bocages et de fleurs que l'on y buvait que du lait et que, suivant l'expression allemande, on y marchait sur des roses. J'arrive chez lui, je traverse un petit jardin uniquement rempli de carottes et de choux, ce qui commence à déranger un peu mes idées d'éloges et d'idylles, qui furent tout à fait bouleversées en entrant dans le salon par une fumée de tabac qui formait un véritable nuage, au travers duquel j'aperçois Gessner fumant sa pipe et buvant de la bière, à côté d'une bonne femme en casaquin, avec un grand bonnet à carcasse et tricotant : c'était Mme Gessner" ^⑦. La déconvenue de Madame de Genlis était bien sûr inévitable : l'incarnation d'un mythe ne peut que décevoir et j'incline à penser que l'étranger le sait et ne nous tient point rigueur lorsqu'il la réitere. Pour peu qu'il soit bien disposé à notre égard, il retrouvera même dans l'ombre de notre modernité quelque contours d'un mythe que nous continuons de bercer. Au terme des deux pages élogieuses - excellent résumé de "l'helvétisme" - qu'il a consacré à notre pays sous le titre "La Suisse est une île...", Paul Valéry pare à toute objection qui pourrait lui

être adressée en déclarant : "Si l'on me dit que je m'abuse et me fie à des apparences, je réponds que des apparences qui me suffisent. Que le diable emporte les réalités" ^⑧. Nous ne saurions faire notre une telle attitude : elle reste toujours possible pour l'étranger, mais elle nous est interdite, pour deux raisons au moins. Tout d'abord, la réalité dont parle Valéry, c'est nous et nous renoncerons sans doute à porter le masque de l'helvétisme s'il devait être sans rapport aucun avec nos traits. Mais, par delà la nécessité qui veut que tout masque ait sa part de vérité, un autre impératif nous interdit de

dissocier la Suisse de l'helvétisme : si la Suisse alimente un mythe avec tant d'assiduité, c'est parce que le mythe sous-entend la Suisse elle-même. C'est en effet dans ce mythe, ou plus précisément dans sa réalisation toujours partielle et problématique, que se retrouvent les éléments hétéroclites qui composent le pays. Enlevez le mythe et il ne restera alors que des statistiques du produit national brut par tête publiées par la Banque mondiale pour conforter Jurassiens et Zougois, Schaffhousois et Genevois dans l'idée qu'ils partagent une communauté de destin. C'est là toute la grandeur et le tourment de la Suisse.

L'image déchirée

Entre le mythe et le pays réel, il y aura nécessairement un hiatus, peut-être même une béance, béance qu'on sera d'autant plus prompt à dénoncer que l'on adhère aux valeurs que désigne le premier et que l'on néglige les contingences auxquelles doit faire face le second. Le plus récent avatar de cette tension inévitable nous est fourni par le dernier discours prononcé par Friedrich Dürrenmatt avant sa mort à l'occasion de la remise du prix Gottlieb Duttweiler à Vaclav Havel, en novembre 1990. On sait qu'à cette occasion celui qui restera comme l'un des plus grands écrivains suisses du XXème siècle, prendra l'exact contrepied d'une dimension essentielle de l'helvétisme à laquelle souscrivait aussi bien Voltaire que Hugo, identifiant la Suisse à une prison qui se donne faussement pour le "refuge de la liberté". Les propos de Dürrenmatt ont reçu un très large écho. Dans le concert d'indignations qu'ils ont soulevé on a cependant très largement omis de rappeler qu'ils n'avaient rien de nouveau. Ainsi, Goethe déjà affirmait que la liberté suisse n'était "qu'un vieux conte conservé dans l'alcool". En un sens de telles déclarations ne devraient plus surprendre, elles ne constituent qu'un avatar de l'helvétisme. Dans la mesure où, selon la formule de Steinberg, la Suisse n'est pas simplement "un autre petit pays riche" mais "l'expression vivante d'un ensemble d'idées" cette position privilégiée lui vaudra tout à la fois éloges et blâmes immodérés et il serait non seulement illusoire mais illogique de souhaiter bénéficier

des premiers sans avoir à essuyer les seconds. Eloge et blâmes immodérés ne sont que les deux faces d'une même médaille qui correspond à l'aura mythique dont bénéficie notre pays. A ceux qu'un tel argument ne saurait convaincre en dépit de son évidence, je signalerais simplement qu'au moment même où Dürrenmatt prononçait son réquisitoire, un institut de sondage effectuait une première grande enquête relative aux aspirations politiques des citoyens de l'Allemagne réunifiée. Il était notamment demandé aux intéressés d'indiquer à quel pays étranger ils souhaitent voir le leur ressembler. A l'Ouest comme à l'Est du pays, la Suisse ressortait nettement en tête des préférences exprimées. Un tel résultat n'a d'ailleurs rien de surprenant. Il est notamment confirmé par les enquêtes qui depuis plus de vingt ans sont conduites régulièrement dans les pays de la Communauté. Elles montrent entre autres, qu'en dépit des affaires récentes qui ont secoué la Suisse, la confiance qu'inspire notre pays n'a pas diminué. De façon plus générale, tous les résultats de sondages dont nous disposons tendent à montrer que l'image de la Suisse est bonne, voire très bonne, et contrairement à une idée très largement reçue, qu'elle ne s'est pour le moins pas dégradée durant le dernier demi-siècle. L'inquiétude récurrente que nous entretenons au sujet de l'image de nous-mêmes qui prévaut à l'étranger ne s'appuie pas sur un fait observable : elle ne peut être comprise que comme une projection du hiatus que nous ressentons entre le "pays réel" et les mythes qu'il est appelé à incarner. S'il en était autrement, depuis l'heure et le temps, que nous affirmons que l'image de la Suisse se dégrade, elle ne saurait être qu'au plus bas... Le constat qui précède m'amène tout naturellement à la seconde remarque que je vous avais annoncée : elle porte sur les difficultés que nous éprouvons aujourd'hui à assumer l'héritage symbolique qui est le nôtre dans le monde qui se met actuellement en place. Dans la mesure où nous entendons autant que faire se pourra rester fidèle à cet héritage, que pour faire bref, j'ai appelé l'helvétisme, il est évident que nous aurons à l'actualiser profondément afin de le mettre au diapason de l'univers dans lequel nous nous préparons à vivre. De façon très

^⑦ Cité in Gonzaghe de Reynold, *Expérience de la Suisse, Belfaux (Suisse), Editions de Nuithofie, 1970, p.14.* ^⑧ Paul Valéry, "La Suisse est une île...", in *Les Cahiers du Sud, numéro spécial intitulé "Image de la Suisse", Marseille, 1943, p.13.* ^⑨ Relevons ici que le Programme national de recherche N°28 qui porte sur le thème de la diversité culturelle et de la cohésion nationale a tout à la fois le mérite de la poser et d'apporter les éléments qui permettent de la débattre. Il arrive à terme en 1991 et le pire serait sans doute de refuser de voir les problèmes qu'il signale. ^⑩ Julian Gracq, *Le Rivage des Syrtes, Paris, Corti, 1951, p. 321.*



générale, face à la question de l'actualisation des valeurs qui nous sont propres dans le monde d'aujourd'hui ou de demain, trois attitudes sont en principe possibles. La première consiste à laisser se dissocier le mythe du pays réel. Les tenants de cette attitude la présenteront sans doute comme la plus raisonnable. Force est de reconnaître cependant que pour réaliste ou confortable qu'elle puisse paraître, elle n'est guère praticable. Dans la mesure où nous faisons notre la thèse que j'ai présentée ici en l'associant au nom de Reynold, elle revient à renoncer à ce qui nous tient lieu d'identité collective. La deuxième attitude possible correspond à une crispation sur le passé. Elle consiste à s'accrocher à une réalisation désuète du faisceau d'idées qui constitue notre identité ou notre culture politique. On s'accordera sans doute très largement pour considérer que le fait d'adopter une telle attitude correspondrait vraisemblablement à une prescription pour la catastrophe. Il convient cependant de souligner que cette attitude pour inadéquate qu'elle puisse être, est aussi la plus spontanée, la plus naturelle. Confrontée à une difficulté, notre premier mouvement nous porte le plus souvent à recourir aux formules qui ont fait leurs preuves, même si elles ne sont plus adaptées à la situation. Sans ouvrir une discussion sur une question encore douloureuse, permettez-moi de remarquer que cette attitude a profondément marqué le débat qui a précédé le vote relatif à notre éventuelle adhésion à l'ONU. Alors que la neutralité n'est jamais qu'un instrument au service d'une politique, le moyen de maintenir notre indépendance, nous avons réagi comme si elle était un attribut cardinal de notre identité. Plutôt que de nous demander si oui ou non il était dans l'intérêt de la Suisse d'adhérer à l'ONU, nous avons très largement débattu la question de savoir si le statut de neutre codifié sous sa forme traditionnelle était compatible avec la lettre de la Charte des Nations Unies.

"L'Helvetia mediatrix"

La troisième attitude possible est sans doute tout à la fois la seule praticable et la plus difficile : elle veut que nous actualisions nos valeurs fondamentales dans un univers radicalement nouveau. Pour examiner ses

implications, j'envisagerai une composante fondamentale de notre identité dans laquelle nous aimons nous reconnaître : l'"Helvetia mediatrix", c'est-à-dire l'idée qui veut que la Suisse soit un lien ou un lieu de rencontre entre trois langues et patrimoines culturels européens différents. Pour illustrer mon propos, permettez-moi de référer à une anecdote. Il y a maintenant plus d'une dizaine d'années lorsque j'étais boursier du Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique, il m'avait été donné de prendre part à une réception à la Maison des Sciences de l'Homme à Paris en l'honneur d'un sociologue suisse, le professeur Walter Ruegg qui venait de recevoir les Palmes académiques. A cette occasion Fernand Braudel devait notamment affirmer la sympathie qu'il avait pour la Suisse. Pour le patron de la M.S.H., la Suisse avait été le moyen de rester en contact avec la langue, la culture et l'historiographie d'Outre-Rhin aux heures les plus sombres des relations franco-allemandes. Aujourd'hui, à l'évidence, les héritiers de Braudel n'ont plus et n'auront plus besoin de la médiation suisse pour rester en contact avec les travaux de leurs collègues allemands. De plus, je soupçonne également que mes collègues zurichoises n'ont plus besoin d'une médiation genevoise ou romande pour accéder aux recherches qui se poursuivent à Paris... Une telle évolution ne constitue qu'une conséquence somme toute marginale d'une évolution profonde et, on ose l'espérer, irréversible : la transformation des relations interétatiques en Europe. Dans une Europe qui se construit, il est certes possible de maintenir vivante l'idée d'une Helvetia mediatrix, mais ce sera au prix d'une transformation profonde de ce que nous sommes aujourd'hui. Tant que l'Europe était dominée par les antagonismes, le seul fait que nous étions à même de faire cohabiter dans l'indifférence et la méconnaissance réciproque trois cultures différentes apparaissait comme une vertu ou comme un miracle. Demain, pour maintenir vivante l'idée d'une Helvetia mediatrix dans une Europe comparable à ce que nous sommes aujourd'hui, il faudra devenir une société multilingue et trouver un autre moyen que la "territorialisation" pour protéger nos minorités linguistiques qui se seront sans doute encore diversifiées en raison des

mouvements migratoires ... Sommes-nous prêts à franchir un tel pas ? Je n'ai bien sûr pas de réponse à cette question. Je remarquerai simplement qu'un tel pas irait dans le sens d'une Suisse du 800ème anniversaire dont nous entrevoyons assez clairement les contours, d'une Suisse à laquelle nous ne sommes pas obligés de souscrire, que personne ne nous obligera à construire contre nous-mêmes ⑩. Une Suisse simplement possible : selon le voeu d'Alphonse Allais, elle sera la première ville construite à la campagne ; fidèle à notre tradition fédéraliste, elle présentera un fort degré de décentralisation qui en rendra la gestion tout à la fois problématique et efficace ; ses habitants seront peut-être en un sens "tous zurichoises" mais l'allemand ne sera pas nécessairement leur langue maternelle et lorsqu'il leur sera donné de rencontrer un New-Yorkais, ils auront tout le loisir de le snobber en lui rappelant que les Alpes sont tout à la fois beaucoup plus vastes et bien plus sûres que Central Park ... Permettez-moi de conclure sur une telle image. Les organisateurs des manifestations du 700ème anniversaire de la Confédération ont souhaité le placer sous le signe de l'utopie. Un tel voeu était sans doute aussi sympathique qu'inutile : sous le signe de l'utopie, nous y sommes, nécessairement. A l'attention de ceux que mon propos aurait pu inquiéter je rappellerai que les 700 ans d'histoire que nous avons derrière nous sont très largement 7 siècles d'ajustement à un contexte que nous ne pouvions guère infléchir. Et pour peu qu'on veuille bien les replacer dans la longue durée, les ajustements que nous serons appelés à opérer au XXIème siècle, face à la montée en puissance des Etats-continents, seront sans doute d'une amplitude moindre de ceux dont nous nous sommes accommodés au XIXème siècle, à l'heure de la montée en puissance des Etats-nations. A ceux à qui mon propos aurait pu déplaire et qui inclineront à penser que j'ai confondu le signe de l'utopie avec celui de Saturne, pour toute excuse, j'adresse ces lignes que j'emprunte à Julien Gracq : "... une barque qui pourrit sur la grève, celui qui la rejette aux vagues ... il peut être dit insoucieux de sa perte, mais non pas du moins de sa destination" ⑪. ■